

il repleut, et la sentinelle doit encore rester là quand même. Ainsi doit-il en être pour nous tous et même pour vous, femmes de France, qui faites la guerre avec nous. Malgré tout ce qui peut arriver, personne ne doit faiblir un instant. Le succès appartiendra à celui qui gardera tout son courage ferme et calme jusqu'au bout, et il n'est permis à personne, même aux mères, de fléchir, fût-ce un instant dans la bataille. Or la bataille, vous la faites aussi. Excellente santé, temps meilleur.

*A sa grand'mère*

12 janvier.

Je descends des tranchées que j'occupais à deux cents mètres des tranchées allemandes; pendant que des camarades occupent mon emplacement, je viens me sécher, me laver et me chauffer avec mes hommes dans un village. La vie de tranchées est devenue très pénible, et l'on est obligé maintenant de faire de semblables relèves très fréquemment. — Je profite de ce répit pour vous envoyer mes vœux de nouvel an. Malgré les chagrins dont vous avez été accablée cette année, je suis certain que votre âme forte et grande est toujours capable de faire face à l'adversité du moment et d'envisager des jours meilleurs. C'est le propre des caractères nobles de ne pas faiblir aux jours tristes et de toujours croire à un avenir heureux. Comme la barque de Lutèce dont la belle devise « *Fluctuat nec mergitur* » a ragailardi nos cœurs d'enfants de France dans les jours d'épreuve, comme elle flottons, roulons, tanguons, mais ne sombrons jamais.

Quand a-t-elle été aussi juste cette devise de Paris qu'au mois de septembre dernier? Le 2 septembre, les hordes prussiennes étaient à Senlis à cent kilomètres de Paris, nous reculions en désordre, la capitale affolée se croyait déjà attaquée. Et voilà que la vague grondante qui accourait sur la ville du Louvre et des Tuileries, de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle s'est arrêtée

tout à coup et est venue se briser comme sur une digue de ciment contre nos admirables drapeaux de la bataille de la Marne ! Paris était sauvé, et il l'est définitivement. Ah ! comment après un tel miracle n'aurions-nous pas confiance en l'immortelle destinée de notre pays et en la protection toujours fidèle que lui accorde la Providence ? Gardons toute notre confiance ; la victoire sera pour nous ; mais sachons être patients. La guerre avec tous ses fléaux sera longue encore, nul ne doit l'ignorer ; mais elle nous apportera la gloire et la prospérité. Supportons les épreuves présentes et celles qui nous attendent encore, et gardons notre âme sereine malgré tout, confiante avec l'aide de Dieu et prête à accueillir un jour le triomphe de notre patrie. Cette guerre, il n'y a pas que les soldats qui la fassent. Ah ! certes, et même quand ils ne se battent pas et qu'ils n'ont pas à affronter les balles et les obus, ils ne sont pas toujours heureux ! Dans les tranchées où nous sommes, il y a parfois de l'eau jusqu'au-dessus du genou, ou de la boue liquide jusqu'au mollet, et nos hommes doivent rester là, quand même, à veiller et à attendre une attaque toujours possible. Et quand avec leurs outils ils ont nettoyé leur tranchée, et qu'ils l'ont asséchée, il arrive que la pluie retombe pendant des heures, la remplissant à nouveau d'eau froide, ébouillant les parapets et les abris en terre qu'ils se sont creusés, et démoralisant les courages ! Et pour se sécher, pas de feu ; pour se réchauffer, une soupe froide et du café froid. Rien du confort relatif que les officiers peuvent se ménager dans leurs postes de commandement. Pourtant nos hommes tiennent parce qu'il faut tenir, et ils restent là dans l'eau, sous la pluie, des heures parce que c'est leur poitrine vivante qui sert de frontière à la France. Et quand le soleil apparaît le lendemain, ou que l'heure de la relève est arrivée, ils chantent et ils rient. Ce sont des Français.

Cependant il n'y a pas que les soldats qui fassent la guerre. Vous aussi les mères, les grand'mères, les épouses, vous la faites ! car, vous aussi, vous souffrez dans vos affections ; car vous aussi,

vous vivez dans l'angoisse, dans la solitude, dans l'incertitude du lendemain. Vous toutes, ô femmes de France, vous souffrez et vous faites la guerre avec nous. Vos armes, ce sont vos mains qui tricotent ou qui préparent des pansements, ce sont vos lèvres qui prient, ce sont vos cœurs qui crient « Courage » aux soldats. Et, votre devoir, c'est, comme la sentinelle qui veille les pieds dans l'eau au fond de la tranchée, de tenir aussi et de garder tout votre courage. Et votre gloire, elle viendra comme viendra la nôtre, après la souffrance et les jours de tristesse, et elle sera aussi grande que la nôtre.

*Au lieutenant H.*

16 janvier.

Ta lettre m'a profondément touché. Je te remercie des sentiments affectueux que tu m'y exprimes, et j'admire la délicatesse de ton âme qui s'y déploie tout entière. Tu es blessé dans une mission périlleuse que tu étais en train d'accomplir, et tu n'es pas content de toi. Je ne vois guère ce que tu aurais pu faire de plus, sinon tomber bêtement entre les mains des Allemands ou te faire tuer sans pouvoir davantage venir à bout de ton entreprise. Sans doute tu aurais été plus heureux, si la chance t'avait permis de faire sauter les fils de fer. Tes prétendus remords dénotent la générosité de ton caractère qui te pousse à t'accuser alors que tu es à féliciter. Pour ma part je ne te ménage pas mes compliments, et je les trouve d'autant plus mérités que les événements ont tourné contre toi.

Je pense tout de même que tu en as pour plus de temps que tu ne veux bien dire. Ce te sera un repos et pour les parents un répit. Tu reviendras au printemps quand la campagne sera intéressante et active et qu'on sera sorti de ces mornes terriers. Pour moi, depuis mon retour, c'est la vie monotone des tranchées. J'ai passé dix-neuf jours de suite dans des tranchées confortables,